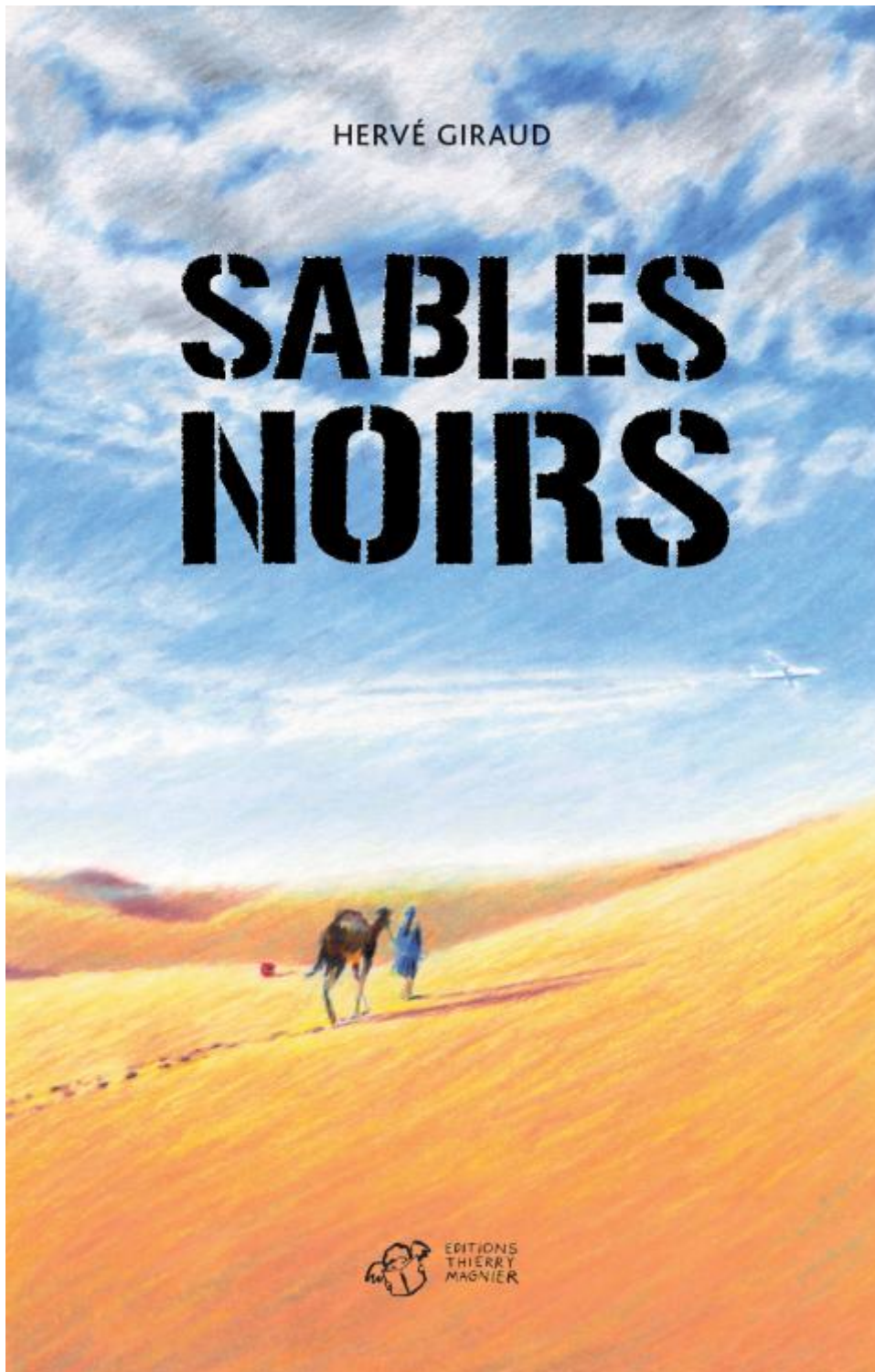


HERVÉ GIRAUD

SABLES NOIRS



Chapitre 1

Il a ceux qui sont déjà morts, ceux qui vont mourir, et il y a ceux qui marchent. J'ai survécu au néant et je les accompagne pour aller voir plus loin. Ce matin, comme tous les matins, Youssef progresse avec le chameau de tête pour ouvrir la route dans le désert. Il connaît le chemin. Il a appris. Ce n'est pas seulement une question de géographie, mais de ressentir les vents, comprendre le langage des dunes et savoir ce qu'il y a derrière les quatre horizons. Tous le suivent en une vague colonne poussiéreuse. Je presse le pas, dépasse la cohorte et le rejoins.

– Youssef, je lui demande, tu as déjà vu des bateaux ?

Il ralentit à peine et pour toute réponse sort les mains de ses manches ; il les éloigne l'une de l'autre, paumes vers le ciel, puis reprend sa progression.

Je reste sur place. Bêtes et hommes me doublent, défilent à mes côtés en piochant

mollement dans le sable. Leur pas est souple et le sable fin qu'ils lèvent est muet ; comme une brume faite de cendres, il reste en suspens. On entend des bêlements, des sangles qui grincent, le reniflement des chameaux et de temps en temps un cri d'homme. La caravane serpente entre les dunes. Après nous, c'est comme avant nous : il n'y a rien. L'air et le sable se sont mélangés il y a bien des siècles, et ça va durer encore longtemps. En attendant la fin qui n'est pas pour demain, profitant d'être doublé par des hommes en sandales et des bêtes à sabots, je respire les odeurs fortes et animales, poivre et sueur mélangés, prises en étau dans la chaleur ambiante. Les ruminants mal aimables aux pieds comme des doigts qui évitent l'enfoncement me frôlent sans s'écarter et je laisse traîner exprès ma main sur le poil des chamelles tondues depuis peu. Je caresse le flanc plus âcre des ânes qui portent le matériel. Nora, qui a le même âge que moi, est assise sur l'un d'eux. Je reprends la marche à côté d'elle.

– Nora, c'est grand comment un bateau ?

Elle me regarde, plisse à peine ses yeux et leur fait reprendre leur cap, droit devant : iris noirs sur sable blond, prunelles où le soleil se noie, immenses comme un paysage. C'est sa seule réponse : Nora ne sait pas à quoi ressemble un bateau.

Karim, plus loin, conduit ses chèvres. Elles progressent toujours à l'écart. On ne sait pas pourquoi. Les chameaux qu'elles n'aiment pas ? À moins que Karim ne soit exclu du groupe et doive marcher seul. Je pars en diagonale pour le rejoindre. Il emporte avec lui une perche aussi longue que fine, haute comme deux hommes. Il est le roi de son troupeau, il siffle pour prévenir les écarts de sa troupe et si une chèvre s'éloigne trop, il la rattrape et lui fouette le ventre maigre pour la ramener dans la bonne direction. Karim a beaucoup de façons de siffler mais les chèvres ne semblent pas parler la même langue que lui. Elles progressent en bêlant, bancales, la tête dans les fesses de celle qui est devant. Pas fichues de faire trois pas sans accélérer ou ralentir, sans casser le rythme. À croire qu'elles ne sont pas faites pour faire troupeau, ça se rentre dedans, ça s'agace et bêle de colère. On dirait qu'elles ont mal en plus d'avoir soif.

– Karim, tu es déjà monté sur un bateau ?

Karim, il m'aime bien. Il s'arrête net. Une chèvre se cogne dans ses jambes avant de le contourner, vexée, tête basse. Il plante sa perche dans le sable, écarte son chèche et siffle entre ses dents tellement écartées qu'on croirait qu'il en manque une au milieu. Il veut ralentir sa troupe mais elle n'écoute rien. Karim est habité par une joie intérieure qui ne le quitte jamais. Il regarde loin de moi, mais ne répond pas.

– Karim ? je répète.

Il enfonce sa perche en faisant manivelle comme si la réponse allait jaillir de dessous le sable, mais il a beau scruter l'horizon, forer plus profond, tournicoter son bâton, aucune réponse ne vient. Un coup de menton, un geste en avant de la main, un sifflement inutile et il repart au milieu de son troupeau.

Pas un mot. Personne ne sait.

Nous sommes en route depuis trois jours vers le nord pour rejoindre une oasis. On marche dans le désert des déserts, là où Dieu a décidé que ne vivraient que des scorpions, des vipères des sables, des nomades et leurs troupeaux. Le sable est cuit par un soleil pire qu'un feu et j'ai les lèvres qui saignent. Elles craquent, elles sont saturées de soif et de chaleur, se fendillent comme la terre qui attend la pluie. Ça fait mal. J'essuie le sang sur mon chèche. Je ne dis rien. J'ai montré ma bouche au père de Nora hier. Il a regardé mes lèvres, a pressé mes joues entre ses mains pour me faire comprendre mon inconséquence et a remonté le chèche au-dessus de mon nez : il ne faut pas mettre son visage au jour, toujours rester confiné sous le tissu.

Je le sais. Ça fait des années que je le sais.

Quand le soleil rejoint les dunes pour se mélanger au sable, rouge sur rouge, c'est le soir et on monte le camp. J'aide un peu avant de m'asseoir en tailleur sur un tapis, à l'ombre devant une tente. Je ne fais rien. On a le droit de ne rien faire. Personne ne semble savoir ce qu'est un bateau. On a le droit de ne pas tout savoir, aussi. Il y a les vivants, les morts et les Kel Tamajeq, ceux qui vivent dans le Sahara et que d'autres nomment Touaregs. Ils m'ont dit un jour que c'est Dieu qui l'avait décidé ainsi, car il est grand. Il les a désignés comme étant des Imghad, des bergers nomades qui déplacent leurs chameaux, leurs ânes, leurs chèvres, leurs enfants et leurs tentes, en silence, de préférence, et pas bien vite. Ce n'est pas l'homme qui a choisi d'aller si lentement, c'est le désert qui l'impose... et le chameau aussi. Qui n'a jamais essayé de faire galoper un camélidé ignore ce que les mots ténacité ou résistance signifient. Ténacité du chamelier à faire décoller l'animal, résistance

de la bête à faire le contraire de ce qu'on lui demande. La légende raconte que Touaregs et chameaux se sont mis d'accord il y a bien longtemps : « La vitesse, pas pour nous. » Depuis, ils cohabitent, mais difficilement.

Pour survivre, même lentement, dans le monde de la soif, il faut trouver de l'eau sans jamais s'arrêter de chercher, sinon, c'est la mort. C'est pourquoi la vie d'un berger du désert est simple et identique à celle de ses ancêtres qui sont partis il y a des siècles : il marche et tisse sa vie en allant et venant d'est en ouest et d'ouest en est dans le Sahara. Du matin au soir, du début à la fin de sa vie, il se déplace à pas lents d'un oued à un puits, puis d'un puits à un marigot, de campement en campement. Accessoirement, il est le lien entre son troupeau et le terrain et, avant de boire le lait de ses bêtes, il boit la même eau. Il lui arrive aussi de transporter contre des dollars ou des euros des marchandises qui lui sont confiées et qu'il charrie sur ses chameaux en essayant de ne pas se faire mordre. Il s'arrêtera peut-être lorsque la poussière du désert parfois soufflée par les tempêtes aura disparu. Lorsque le monde moderne aura fait pousser des villes, des routes et des stades de football à la place du désert. En attendant, il arpente le sable dans l'intersection de l'espace et du temps, en allant contre les vents, car c'est une règle que quand on progresse, qu'il soit chaud ou froid, le vent, on l'a toujours de face. Une autre règle est que, confronté à l'infini et à la permanence, tout a la même durée et tout ce qui bouge est immobile ; ça doit être pour cette raison que les nomades avancent mais reviennent toujours sur leurs pas. Le désert est comme le sable dans un sablier. Si personne n'avait l'idée de le renverser, tout irait bien.

Je ne suis pas un Kel Tamajeq. Ils m'ont recueilli voilà bien longtemps. S'ils considèrent qu'ils n'ont pas la peau noire, sous mon voile, la mienne est bien plus blanche. Je suis un cheveau sans sa mère nourri au lait d'un chameau ; à force d'habitude, il y a pris goût. Ils m'ont soigné et gardé avec eux toutes ces années. Même si leur lait n'est pas maternel, j'en redemande. D'ailleurs, je parle leur langue et je connais le français et un peu l'arabe. Pendant une longue période, je n'ai pas parlé du tout. Les mots ne venaient plus. Je ne sais rien de moi, sinon que je pense être né en Afrique mais que je ne suis pas africain, que j'ai une mère et un père mais qu'ils ont été assassinés sous mes yeux par des pirates du désert. C'est tout ce dont je me souviens : j'avais quatre ans. On roulait en voiture sur une piste qui, selon le principe fondateur des pistes, était cabossée et désertique. Ma mère avait calé ses pieds nus sur le tableau de bord, elle fredonnait la musique que l'autoradio diffusait. Assis derrière elle, secoué par la route, je voyais ses cheveux bouger au rythme des suspensions, je respirais le souffle chaud qui s'engouffrait par les vitres ouvertes. J'étais bercé par les soubresauts de la route, mais aussi par le vent, le moteur, la musique, la voix de ma mère. J'avais mon livre sur les genoux, le seul album que j'ai jamais eu et dont je ne me suis jamais séparé : Le Grand Livre du Grand Tout, un gros imagier encyclopédique, quasiment un dictionnaire illustré où tout ce qui existe sur terre est représenté, de l'ordinateur à la fusée en passant par les antilopes et les valises à roulettes. Je tournais les pages, à force d'entendre les définitions lues par mes parents, je les connaissais par coeur. Je nommais à voix haute ce qui figurait en images et je faisais semblant de reconnaître les mots. Mon père m'encourageait. Ma mère cessait de chanter et riait. Pendant que je tournais les pages, que je posais des questions, les longs cheveux de ma mère s'envolaient et venaient lécher mon livre. Les bruits de moteur, la conversation indistincte de mes parents, les courants d'air brûlants, les cahots, mon album aux illustrations colorées, c'était l'enveloppe sonore et charnelle du bonheur d'alors, la vie animée. Ma mère avait laissé pendre son bras au-dehors et on fonçait, heureux, à travers la solide chaleur des sables. Soudain, des véhicules lancés à vive allure sont apparus de part et d'autre de nous. Ils étaient puissants et nous ont doublé en bondissant ; ils ont convergé vers notre voiture et sont venus par-devant pour barrer la piste et contraindre mon père à s'arrêter. Les portes se sont ouvertes et des hommes sont sortis avec des fusils sur le dos. Ils portaient des djellabas et parlaient arabe, la même langue que la nurse qui s'occupait de moi quand mes parents me laissaient quelques jours pour aller dans le désert. Mon père a quitté son volant et est allé vers eux. Il a parlementé longuement debout dans la lumière écrasante. Je n'entendais pas ce qui se disait, mais le ton était dur et je comprenais quelques mots. Le flux de paroles de plus en plus rapide témoignait de l'agacement réciproque. Mon père criait NON, NON et NON. Il pointait son doigt sur la poitrine d'un homme pour accentuer le propos, revenait vers notre voiture pour taper du plat de la main sur le capot.

– Elle est à moi et elle restera à moi ! il disait, et puis ensuite il reprenait en arabe : Had tomobil diali ou radi tabqa diali !

